

GERMAINE TILLION

« Née le 30 mai 1907, Germaine Tillion passa son enfance et sa jeunesse dans un milieu épris de culture. Son père est juge de paix et rédige les « Guides bleus » en collaboration avec son épouse, l'écrivain Emilie Cussac. La musique et les livres sont l'univers familier de l'enfant.

Son père meurt alors qu'elle n'a que 18 ans et, à partir de 1925-26, elle entreprend des études supérieures qui la conduisent de l'Ecole du Louvre à la Sorbonne, de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes au Collège de France, puis à l'Institut d'Ethnologie, créé en 1925, et dont elle sort diplômée en 1932. Plus tard, elle fréquente l'Ecole des Langues Orientales. Elle s'intéresse aux différentes sciences qui peuvent l'aider à comprendre l'humain : l'histoire de l'art et des religions, la préhistoire, le folklore celtique, l'archéologie. Et surtout, elle se passionne pour ce qui devient vite le fondement de sa vie : l'ethnologie.

En même temps, elle mène la vie d'une jeune fille ouverte au monde. Elle fait beaucoup de sport, ce qui lui servira dans ses missions ultérieures.

En 1934, sur la recommandation de Marcel Mauss, son professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, qui sera aussi son Directeur de Thèse, elle est recrutée par l'Institut International des Langues et Civilisations Africaines, basé à Londres, pour une mission de recherches ethnographiques dans les Aurès, région montagneuse à l'est de l'Algérie, où vivent des tribus berbères semi-nomades, les Chaouia. Les objectifs de cette étude sont à la fois sociologiques et ethnologiques. Elle s'occupera de la partie sociologique, tandis qu'une autre femme, Thérèse Rivière, responsable du département Afrique du Musée ethnographique du Trocadéro (MET), étudiera la partie ethnographique.

Cette mission sur une tribu aurésienne durera jusqu'en 1940 et la passionnera. En 1939, elle obtient le diplôme des Hautes Etudes avec un mémoire sur « La morphologie d'une république berbère ». Elle projette de présenter en Sorbonne une thèse complémentaire sur les institutions de cette tribu, mais celle-ci disparaîtra en 1945 au camp de Ravensbrück, avec les 700 pages déjà rédigées.

Au retour d'une de ses missions en Algérie, elle assiste, en juin 1940, à la débâcle des armées françaises et entend à la radio la demande d'armistice formulée par le Maréchal Pétain. Elle en est physiquement révoltée et refuse immédiatement la politique de collaboration, cherchant alors autour d'elle ceux qui sont prêts à « faire quelque chose », selon l'expression de l'époque.

Ce que l'on appellera plus tard le réseau du Musée de l'Homme, premier mouvement de résistance en territoire occupé, se met donc en place. Ce groupe rassemble une douzaine de personnes dont Germaine Tillion. Objectif principal du réseau : contrer la propagande nazie. En 1941, la répression s'abat, démantelant le groupe, maillon après maillon. Quelques mois plus tard, en août 1942, à l'occasion d'un rendez-vous gare de Lyon, elle est à son tour arrêtée, internée un an à la prison de Fresnes. C'est à Fresnes qu'elle reçoit le surnom de Kouri que ses proches, dont Geneviève de Gaulle Anthonioz, utiliseront toujours en s'adressant à elle.

Le 21 octobre 1943, en compagnie de plusieurs autres prisonnières, elle monte dans le train qui l'emmène en Allemagne. Déportée sous le régime N.N (Nacht et Nebel), c'est-à-dire condamnée à disparaître sans laisser de trace, elle arrive, le 31 octobre, au camp de Ravensbrück, où elle retrouvera sa mère, Emilie, en février 1944,

arrêtée, elle aussi, pour fait de résistance, mais qui, elle, ne reviendra pas. Elle perçoit immédiatement le caractère mortifère du camp. Forte de son expérience ethnographique, et avec l'aide de camarades étrangères plus anciennes dans le camp, elle décrypte le système concentrationnaire et ses fondements économiques. Elle en relève tous les éléments qui pourront informer le monde extérieur, si elle, ou l'une ou l'autre de ses camarades, survivent. Elle décortique aussi le système économique qui sous-tend l'organisation du camp et la raison des exterminations systématiques des détenus. Insensible à la peur, elle multiplie les actes de résistance dans le camp et considère qu'une étroite solidarité est la première condition de survie. Faire rire, rire de soi et transmettre l'information est aussi pour elle une autre condition de survie. Dans ce contexte, elle compose une opérette « le Verfügbar aux enfers », où elle fait preuve d'un humour surprenant et féroce, qui dit la condition des déportées, « les Verfügbar », les détenues « disponibles et corvéables à merci ». Cette opérette inachevée restera cachée plus de 40 ans et ne sera publiée qu'en 2005, à la demande des éditions de La Martinière, avant d'être mise en scène en juin 2007, au Théâtre du Châtelet.

Libérée par les alliés en 1945, elle emporte avec elle le manuscrit de l'opérette et la documentation qu'elle avait rassemblée et cachée sur le camp.

Après la guerre, Germaine Tillion se consacre à des travaux sur la seconde guerre mondiale (enquête sur les crimes de guerre nazis, sur les camps de concentration soviétiques entre 1945 et 1953), puis sur l'Algérie. Nommée Directrice des Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes - devenue Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)-, elle soutient en France l'enseignement dans les prisons et, en 1954, elle retourne en Algérie pour une mission officielle d'observation. Elle participe à la création de centres sociaux en 1955, persuadée que l'instruction est le seul remède à l'extrême misère des populations civiles et aux événements qui secouent l'Algérie. Ces centres sociaux, qui fonctionnent jusqu'en 1962, doivent offrir aux jeunes et aux adultes – femmes et hommes- des services concrets (dispensaires, secrétariat social, coopératives) articulés à des actions éducatives (alphabétisation, formation professionnelle, sanitaire...).

A Alger, elle rencontre clandestinement le chef FLN de la zone autonome d'Alger-Yacef Saadi- pour tenter de mettre fin à la spirale des exécutions capitales et des attentats aveugles. Elle consacre désormais toute son énergie à informer les responsables français de la société civile et de la vie politique (parmi lesquels le Général de Gaulle, avant et après son « retour aux affaires »). Elle multiplie les démarches pour sauver des personnes, obtenir la grâce ou le sursis des condamnés. Ses prises de position lui vaudront l'admiration et la reconnaissance de beaucoup (Albert Camus notamment), mais susciteront aussi des débats passionnés et des attaques virulentes (Simone de Beauvoir, J. Vergès). Elle est de tous les combats, contre la clochardisation du peuple algérien, contre la torture en Algérie, pour l'émancipation des femmes de la méditerranée – elle va se consacrer à l'enseignement et aux recherches de terrain qui alimentent son enseignement et ses livres (son séminaire « d'ethnologie du Maghreb », à l'Ecole des Hautes Etudes, est resté légendaire).

Durant toute sa vie, Germaine Tillion s'est battue pour les femmes et avec les femmes. Elle a survécu au camp de concentration « par chance », mais aussi grâce à la solidarité des femmes entre elles. **Amie de Marie-Hélène Lefauchaux, résistante elle aussi, qui fut Présidente du CNFF de 1954 à 1964 et du Conseil International des Femmes (CIF) de 1957 à 1963,** elle s'est beaucoup préoccupée

dans ses travaux de la condition des femmes, leur sujétion, leur statut social et économique, et, en particulier, des femmes du bassin méditerranéen. Son livre « Le harem et les cousins », écrit en 1966, est un ouvrage de référence sur la condition des femmes du bassin méditerranéen et provoque des réactions très vives. Mais ce livre est devenu un classique de l'ethnologie anthropologique.

Universitaire toujours proche des problèmes concrets, Germaine Tillion ne cessera – même après avoir pris sa retraite- de s'exprimer sur l'actualité dans de nombreux articles ou revues. Elle est invitée en 1992 à Moscou par les survivants du goulag. Elle assume des responsabilités dans plusieurs organisations et mouvements au service des migrants, des minorités, des exclus en France et dans le monde. En 2000, elle signe l'appel lancé pour que soit reconnue officiellement la pratique de la torture pendant la guerre d'Algérie.

En 2003, elle prendra position contre la guerre en Irak. Au soir de sa vie, dans sa maison de Bretagne- devenue, à sa demande, propriété du Conservatoire du Littoral- elle élaborera, dans un travail approfondi d'écriture, les livres et les articles dont la publication s'échelonne sur 40 années : « Il était une fois l'ethnographie », « L'Algérie aurésienne », « Le harem et les cousins », « Ravensbrück » où elle analyse le monde concentrationnaire nazi, « A la recherche du vrai et du juste », « A propos rompus avec le siècle », « Les ennemis complémentaires » sur la période de la guerre d'Algérie, « Le Verfügbar ». Elle s'éteint à l'âge de 101 ans, le 19 avril 2008 .

« Toute vieille gaulliste » qu'elle soit, selon ses propres termes (Le Monde 1992), cette grande dame, décorée en 1999 de la Grand-Croix de la Légion d'honneur « a toujours su garder sous sens de la révolte intact. Et, jusqu'au bout, elle a douté ». C'est ce qui fait d'elle une personnalité exceptionnelle et non conventionnelle, en laquelle dominent la spontanéité, la générosité, le sens de l'amitié et l'humour. »